

LE RETOUR D'ULYSSE

Dans la demeure obscure, tous gardaient le silence ; ils étaient sous le charme. Mais Alkinoos prit la parole, promit à nouveau le retour à Ulysse et demanda aux seigneurs d'apporter encore des cadeaux pour celui qui avait si bien parlé. Chacun obéit et l'on alla se coucher.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, Ulysse s'embarqua. Il s'endormit aussitôt, tandis que le navire, rapide comme l'épervier, fendait les flots innombrables. Quand la plus brillante des étoiles se leva, annonçant l'aube aux doigts roses, les marins déposèrent Ulysse endormi sur le sable d'Ithaque, dans un lieu retiré. Ils entreposèrent à ses côtés tous les dons des Phéaciens et reprirent sans tarder la mer. Alors qu'ils abordaient leur terre, Poséidon, dans sa fureur, changea leur navire en rocher et couvrit la cité d'Alkinoos d'une montagne.

Mais Ulysse s'éveillait. Il ne reconnut pas sa terre tout d'abord et il fallut qu'Athéna dessille ses yeux. Quelle ne fut pas sa joie alors ! Le héros embrassa la terre de ses aïeux.



Bien vite la déesse l'aida à cacher les dons des Phéaciens. Elle l'informa de l'état de son royaume et le pria de songer à se venger des prétendants qui, installés depuis trois ans dans son palais, dévoraient ses richesses, harcelaient Pénélope ! Mais il fallait d'abord se rendre chez Eumée, le porcher resté fidèle, et y attendre Télémaque qu'elle lui enverrait. Ayant parlé, elle transforma le héros en vieillard misérable, sale et vêtu de haillons afin qu'il ne fût pas reconnu avant l'heure de la vengeance. Elle fit tomber ses cheveux blonds, flétrit sa peau, ternit ses yeux si beaux autrefois ; elle lui donna un bâton et une besace toute trouée.

C'est ainsi qu'Ulysse gagna la cabane du porcher. Le vieux serviteur, sans le reconnaître, lui raconta ses malheurs : son maître était parti depuis vingt ans déjà pour Troie et l'on ne savait rien de son retour. Il se plaignit des prétendants auxquels il lui fallait livrer chaque jour un vertrat bien gras pour leurs festins, sans compter les bœufs, les béliers, le vin que ces impies réclamaient sans cesse ! La colère grondait dans le cœur d'Ulysse ; il couvait la mort de ces seigneurs insolents. Mais il ne dit rien. Eumée lui offrit le repas, et, quand la nuit tomba, il prêta à celui qu'il prenait pour un mendiant son propre manteau afin qu'il n'eût pas froid.

Le surlendemain, à l'aube, Télémaque débarqua en Ithaque. C'est Athéna qui l'avait renvoyé de Sparte où il était chez le roi Ménélas*. Le jeune prince se rendit chez Eumée. Le vieillard l'accueillit tendrement comme le père accueille son enfant qui revient d'une terre étrangère après dix ans d'absence. Lorsqu'ils eurent mangé, Télémaque envoya le porcher au palais pour qu'il annonce à Pénélope son retour.*

Alors Athéna redonna à Ulysse son apparence : elle le couvrit de beaux vêtements, le grandit, le rajeunit ; ses joues se regonflèrent, sa barbe redevint noire. Le prince crut d'abord à un dieu, mais son père le détrompa, se nomma, se fit reconnaître.

Télémaque l'embrassa, pleura. Le désir des larmes montait en eux. Ils gémissaient, s'étreignaient et la nuit les aurait surpris à pleurer encore s'ils n'avaient songé à préparer le massacre des prétendants. Voici ce qu'ils décidèrent :

Télémaque, le premier, retournerait au palais ; Ulysse, sous son apparence de mendiant, s'y ferait conduire par Eumée. Les prétendants ne manqueraient pas de l'insulter : il ne faudrait rien dire, tout supporter en silence jusqu'à l'heure du carnage. Personne ne devait apprendre le retour du maître ! Enfin, il faudrait, au moment choisi, retirer toutes les armes accrochées aux murs de la grande salle et les mettre au trésor, en ne laissant de côté que deux épées, deux lances et deux boucliers pour eux-mêmes.

Comme Eumée revenait, Athéna redonna à Ulysse son aspect de vagabond. Les trois hommes mangèrent et se couchèrent.

Le lendemain, Télémaque se rendit au palais. Puis ce fut le tour d'Ulysse et du divin porcher. En chemin, le roi subit les insultes et les coups du chevrier Mélanthios ; il hésita dans son cœur : allait-il l'abattre d'un coup de son bâton ? Mais il contint sa colère ; il laissa dire et faire, sans bouger.

Comme ils arrivaient devant la demeure royale, un vieux chien couvert de tiques, abandonné sur le fumier, dressa la tête et les oreilles. C'était Argos, le chien que l'infortuné Ulysse avait nourri autrefois et dont personne ne s'occupait plus. Il avait reconnu son maître, remuait la queue, mais ne pouvait plus bouger. Ulysse, en le voyant, essuya une larme ; hélas ! la noire mort avait déjà saisi Argos.

Eumée entra dans le palais, suivi de près par Ulysse. Semblable à un mendiant misérable et vieux, le roi s'assit sur le seuil. Aussitôt Télémaque lui fit porter à manger et l'invita à mendier auprès des prétendants. Chacun des jeunes seigneurs lui donna une part ; mais comme il suppliait Antinoos, leur chef, celui-ci l'insulta et le frappa d'un escabeau. Ulysse resta ferme comme une roche ; il secoua la tête, ruminant la mort du prétendant. Lentement, il regagna le seuil, s'y assit et mangea.

Alors la sage Pénélope parut, accompagnée de deux servantes. Elle descendait de son étage et Athéna la faisait plus belle, plus souple, plus blanche. La reine s'arrêta à l'entrée de la grande salle, ramena ses voiles sur ses joues. Les prétendants sentirent leur cœur, leurs genoux défaillir : tous brûlaient de l'avoir dans leur lit. Pénélope prit la parole : elle blâma Télémaque de les avoir laissé maltraiter l'étranger, déclara son intention d'interroger l'hôte qui savait peut-être quelque chose d'Ulysse, puis elle invita les jeunes seigneurs à la combler de nouveaux présents. Ulysse, en silence, l'admirait. Chacun des prétendants envoya un héraut chercher un don. C'étaient des voiles, des anneaux d'or, des boucles, des colliers éclatants. Alors la reine regagna son étage ; les servantes portaient les présents splendides. Les jeux, les

danses, les chants reprirent. Le soir venait, la nuit tomba. Les prétendants, pris de vin, raillèrent encore le mendiant, mais à l'invite de Télémaque, chacun rentra dans sa demeure pour y dormir.

LA CICATRICE

Mais le divin Ulysse resta dans la grande salle, méditant avec Athéna la mort des prétendants. Il dit à Télémaque ces paroles ailées :

– Télémaque, il faut cacher les armes qui pendent aux murs. Quand les prétendants te demanderont où elles sont, tu leur diras ces paroles mielleuses : « Je les ai mises à l’abri des fumées ; quand Ulysse partit pour Troie, elles étaient intactes, mais depuis les vapeurs du feu les ont rouillées. » Mais le fils de Cronos me donne une meilleure idée : « J’ai craint que, pris de vin et vous querellant, vous n’alliez vous blesser et souiller le repas : le fer attire l’homme... »

Il dit et Télémaque obéit à son père, appela la nourrice Euryclée et lui dit :

– Nourrice, enferme les femmes dans les chambres pendant que je porte au trésor les armes de mon père. Depuis son départ, nul n’en prend soin et la fumée les a rouillées.

Il dit et la nourrice ferma les portes des chambres. Ulysse et son illustre fils emportèrent en hâte les casques, les boucliers bombés et les lances aiguës. Enfin Ulysse dit à Télémaque ces paroles ailées :

– Maintenant, va te coucher ! Moi, je resterai ici pour éprouver les servantes et ta mère.

Il dit ; Télémaque quitta la salle et regagna sa chambre à la lueur des torches. C’est là qu’il dormit jusqu’à l’aube divine. Le divin Ulysse restait dans la grande salle, méditant avec Athéna la mort des prétendants.

La sage Pénélope sortit alors de sa chambre, pareille à Artémis ou à l’Aphrodite* d’or. Ses servantes placèrent devant le feu le siège d’ivoire et d’argent où elle avait coutume de s’asseoir. Les femmes aux bras blancs sortaient de la grande salle, emportant les pains, les tables et les coupes

qu'avaient vidées les prétendants insolents. Elles jetèrent le feu des torchères et y remirent du bois pour éclairer et chauffer. Alors Mélantho, la sœur du chevrier, injuria Ulysse.

– Te voilà à traîner encore dans la salle, étranger ! Hors d'ici, misérable ! Ou je m'en vais te frapper de ce tison !

Le subtil Ulysse, la toisant d'un œil sombre, lui dit :

– Malheureuse ! Pourquoi m'outrager furieusement ? Est-ce parce que je suis vêtu de haillons et que je mendie ? J'y suis forcé ; c'est le sort des mendiants et des vagabonds. Moi aussi, autrefois, j'habitais une riche demeure et je donnais aux vagabonds sans demander leur nom ni leurs besoins. J'avais de nombreux serviteurs et tout ce qui rend heureux. Mais le fils de Cronos, Zeus, m'a tout enlevé. Toi aussi, femme, crains de perdre un jour ta beauté ; crains que ta maîtresse irritée te châtie ou qu'Ulysse revienne, car tout espoir n'est pas perdu !

Il dit et la sage Pénélope réprimanda sa servante :

– Chienne audacieuse, tu paieras ton insolence ! Tu sais bien que je veux interroger cet étranger sur mon mari !

Elle dit et s'adressant à l'intendante Eurynomé :

– Eurynomé, approche un siège recouvert d'une toison pour que l'étranger s'assoie, m'écoute et me réponde.

L'intendante approcha sans délai un siège qu'elle couvrit d'une toison ; le divin Ulysse s'assit et la sage Pénélope lui demanda :

– Etranger, dis-moi d'abord ceci : Qui es-tu ? Qui sont tes parents, ta cité ?

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Ô femme, aucun mortel sur la terre sans limites ne peut te blâmer ! Ta gloire est montée jusqu'au large ciel ! Demande-moi ce que tu veux ; mais ma race et ma patrie, non ! Ce serait redoubler mes douleurs en me faisant souvenir ; je suis accablé d'épreuves et je ne veux pas pleurer et gémir dans la maison d'un autre !

La sage Pénélope alors lui répondit :

– Étranger, les dieux m'ont ravi ma valeur et ma beauté du jour où les Argiens* sont partis pour Ilioupolis, emmenant avec eux mon époux, Ulysse. S'il revenait, s'il prenait soin de ma vie, ma gloire serait plus grande et plus belle. Maintenant je gémiss ! Tous les seigneurs de Doulichion, de Samé, de Zante, et ceux d'Ithaque même, tous me harcèlent et ruinent ma maison. Je regrette Ulysse dans mon cœur qui gémit, et eux, ils pressent le mariage ! Mais je trame des ruses.

D'abord, un dieu m'inspira de tisser une toile immense et fine sur le métier dans la salle. Je leur dis à tous : « Mes jeunes prétendants, je sais bien qu'Ulysse est mort ! Mais permettez que j'achève ce voile avant les noces : tout ce fil serait perdu ! C'est un linceul pour le héros Laërte. Quand la mort cruelle viendra l'abattre, quel cri pousseront contre moi les Achéennes si cet homme riche était porté nu en terre ! » Je dis et leur cœur généreux fut persuadé. Je passais mes jours à tisser l'immense toile ; mais la nuit, à la lumière des torches, je venais la défaire. Pendant trois ans, je trompai ainsi les Achéens. Mais quand vint la quatrième année, au printemps, avertis par mes chiennes de servantes, ils me surprirent et je fus obligée de finir. Maintenant je ne puis plus éviter les noces ; je n'ai plus d'autre ruse. Mon fils s'irrite de voir dévorer son bien ; il comprend : c'est un homme désormais qui peut prendre soin de sa maison. Mais, toi, étranger, dis-moi ta race et ta patrie. Tu ne sors pas du chêne ou du rocher des vieilles histoires, je crois !

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Eh bien ! Si tu y tiens, je vais te dire ce que tu me demandes.



Au milieu de la mer couleur de vin est une île, belle et fertile ; c'est la Crète aux nombreux hommes, aux quatre-vingt-dix villes. On y parle des langues diverses ; la plus grande ville est Cnossos où régna Minos, père de mon père, le généreux Deucalion. Mon frère, le roi Idoménée, partit pour Troie sur ses navires arqués. Je suis le plus jeune et me nomme Aithon ; Idoménée était l'aîné et le plus brave. C'est alors que je vis Ulysse. Il se rendait à Troie quand la violence du vent, au détour du cap Malée, le poussa vers la Crète. Montant à la ville, il demanda Idoménée. Mais l'aube avait reparu pour la dixième ou la onzième fois depuis qu'Idoménée était parti pour Troie sur ses navires arqués. C'est donc moi qui reçus Ulysse dans ma demeure et le comblai de soins : j'avais de quoi alors ! Pour lui et pour son équipage, je prélevai dans le peuple du vin de feu, de la farine et des bœufs. Ils restèrent dix jours car un Borée de tempête soulevé par un dieu les empêchait de reprendre la mer. Mais le treizième jour, le vent tomba et ils repartirent.

Ulysse donnait à ces mensonges apparence de vérité. Pénélope, en l'écoutant, pleurait. Son visage fondait comme fond la neige sur les montagnes ; le Zéphyr l'amoncelle et l'Euros la fait fondre en torrents qui vont gonfler les fleuves. Ainsi les belles joues de Pénélope fondaient en larmes. Ulysse fut pris de pitié en voyant pleurer sa femme ; mais ses yeux, comme la corne ou le fer, ne cillaient pas ; par ruse, il retenait ses larmes. Quand elle fut rassasiée de larmes, Pénélope lui dit en réponse :

– Maintenant, étranger, je vais t'éprouver pour voir si tu dis vrai. Dis-moi donc quels vêtements portait Ulysse quand tu le reçus ?

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Femme, il est bien difficile de te répondre : voilà vingt ans qu'Ulysse est venu dans ma patrie. Je vais pourtant te dire le souvenir que j'en ai. Ulysse portait alors un double manteau de laine pourpre fermé par une agrafe d'or à deux trous. Sur le devant, un chien aboyait, tenant entre ses pattes un faon qui s'agitait. Tous admiraient ces animaux d'or. Je lui vis aussi une tunique luisante : fine comme une pelure d'oignon, elle brillait comme le soleil. Mais

attention ! Je ne sais si Ulysse portait ses vêtements chez lui ou si l'un de ses compagnons les lui avait offerts en route, ou encore quelqu'un de ses hôtes. Pour ma part, je lui donnai une épée de bronze, un double et long manteau de pourpre et une longue tunique avant de le conduire sur son navire.

Pénélope sentit monter le désir des larmes ; elle reconnaissait les signes décrits par Ulysse.

– Désormais, étranger, tu seras respecté et honoré dans ma demeure. C'est moi-même qui ai donné à Ulysse les vêtements que tu décris. Mais il ne reviendra plus au pays de ses pères !

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Noble femme du fils de Laërte, n'abîme plus ton beau visage, cesse de miner ton cœur ! Écoute, je vais te dire la vérité sans rien cacher. J'ai entendu parler du retour d'Ulysse, au pays des Thesprotes. Il est vivant et rapporte nombre de richesses. Voilà ce que j'ai su de Phidon, le roi des Thesprotes, qui me jura, en faisant les libations, que le navire et l'équipage qui devaient reconduire Ulysse étaient prêts. Mais il me renvoya avant, profitant qu'un navire thesprote partait vers Doulichion, l'île au blé. Il me montra les trésors qu'avait amassés Ulysse, de quoi vivre à deux sur dix générations. Il m'apprit qu'Ulysse était allé à Dodone* interroger le grand chêne de Zeus pour savoir si, après une si longue absence, il devait rentrer en Ithaque au grand jour ou secrètement. Ainsi Ulysse est sauf, il arrive. J'en fais le serment, Zeus m'en soit témoin : tout s'accomplira comme je le dis ; Ulysse reviendra avant la fin de cette lune !

La sage Pénélope alors lui répondit :

– Puissent tes paroles s'accomplir, étranger ! Je te prouverais aussitôt mon amitié et te couvrirais de présents. Mais je sens dans mon cœur qu'Ulysse ne rentrera pas dans sa demeure.

Allons, servantes, lavez-lui les pieds et préparez un lit de couvertures et de draps superbes !

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Noble femme du fils de Laërte, je n’aime plus les beaux vêtements, les superbes couvertures depuis que j’ai quitté les monts enneigés de la Crète. Non ! Je dormirai sur une pauvre couche en attendant l’aube divine. Les bains de pieds donnés par tes servantes ne me plaisent pas non plus ; à moins que parmi elles il y en ait une, sage et vieille, qui ait autant souffert que moi.

La sage Pénélope alors lui répondit :

– Cher hôte, j’ai là une vieille femme très sage qui fut autrefois la nourrice d’Ulysse. Elle lavera tes pieds. Approche, sage Euryclée, baigne cet homme qui a l’âge de ton maître. Peut-être les pieds et les mains d’Ulysse ressemblent-ils aux siens : les hommes vieillissent vite dans le malheur.

Elle dit et la vieille femme cacha son visage dans ses mains, versa de chaudes larmes et se lamenta.

– Hélas ! Ulysse, mon enfant, je n’ai rien pu pour toi ! Zeus te poursuit de sa haine, et pourtant personne n’a jamais brûlé pour le dieu de la foudre autant de gras cuisseaux que toi. Tu le priais de t’accorder une belle vieillesse et voilà qu’il te refuse la journée du retour ! Mais j’obéis de grand cœur à Pénélope. Je vais te laver, pour elle et pour toi aussi : l’émotion soulève mon cœur dans ma poitrine. Écoute ! Nombre d’infortunés voyageurs sont venus ici, mais aucun ne ressemblait comme toi à Ulysse.

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Ô vieille femme, c’est ce que disent tous ceux qui nous ont vus l’un et l’autre.

Il dit et la vieille prit un chaudron étincelant, y versa de l’eau froide puis de la chaude. Ulysse s’était assis loin du foyer et se tournait vers l’ombre : il venait de songer que la vieille, en le touchant, verrait sa cicatrice et que tout serait découvert. Euryclée s’approcha de son roi, lava ses pieds. Soudain elle reconnut la cicatrice de la blessure qu’un sanglier lui avait faite autrefois. Elle lâcha le pied ; le bronze retentit, le chaudron se renversa ; l’eau s’écoula sur le sol. La joie et la douleur serraient le cœur de la vieille ; ses yeux s’emplirent de larmes, sa belle voix se cassa. Prenant le menton d’Ulysse, elle lui dit :



– Oui ! C'est bien toi, Ulysse, mon enfant ! Et je ne t'ai reconnu qu'après t'avoir touché !

Elle tourna les yeux vers Pénélope pour la prévenir ; mais Pénélope ne put la voir : Athéna détournait son esprit. Alors Ulysse, serrant de la main droite la gorge de la vieille, l'attira à lui de l'autre main et lui dit :

– Tu veux me perdre, nourrice, toi qui m'as nourri de ton sein ! J'arrive aujourd'hui, après vingt ans d'absence et de souffrances. Mais puisque tu m'as reconnu, tais-toi ! Que personne ne le sache ! Je te le dis et je tiendrai parole : si un dieu m'accorde de tuer les prétendants, je ne t'épargnerai pas, bien que tu sois ma nourrice, quand je tuerai les autres femmes.

La sage Euryclée alors lui répondit :

– Mon enfant ! Quels mots t’ont-ils échappé ! Tu sais que mon cœur est ferme, inflexible. Je tiendrai, dure comme fer ou caillou.

À ces mots, la vieille femme traversa la salle pour rapporter un autre bain. Quand elle l’eut lavé, parfumé, Ulysse approcha son siège du feu pour se chauffer. Ses haillons cachaient la cicatrice. La sage Pénélope reprit :

– Étranger, encore quelques mots ! Ce sera bientôt l’heure du sommeil, douce au malheureux. Moi, mon chagrin est sans fin. Le jour, je me lamente et surveille les travaux des servantes dans la maison. Mais quand la nuit porte le sommeil aux hommes, je m’étends sur ma couche et les angoisses me harcèlent. Mon âme est ballottée ; j’hésite : dois-je rester auprès de mon fils, garder mon bien, mes servantes, ma haute demeure et respecter le lit de mon mari ? Ou dois-je épouser le prétendant le plus noble, celui qui m’offrira le plus de cadeaux ? Mon fils est grand, c’est un homme ; il me supplie de quitter le palais, il s’irrite de voir ces gens dévorer ses biens. Mais écoute ce songe !

Vingt oies mangent du grain dans la maison ; je me réjouis de les voir. Brusquement, un aigle au bec crochu descend d’une haute montagne, s’abat sur elles et leur brise le cou avant de regagner l’azur. Je pleure, je gémiss dans mon rêve mais l’aigle vient se poser sur le toit de la maison. Il me dit d’une voix d’homme : « Rassure-toi, fille d’Icare, ceci n’est pas un songe, mais un heureux présage. Les oies, ce sont les prétendants, et moi, qui semble un aigle, je suis ton époux, je reviens pour leur infliger une mort honteuse. » Il parla et le sommeil me quitta. Je vis alors mes oies manger le grain comme avant.

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Ô femme, on ne peut expliquer ce songe autrement. Ulysse lui-même t’a dit comment il s’accomplira.

Et la sage Pénélope répondit :

– Les songes, étranger, sont difficiles à expliquer et tous ne s’accomplissent pas. Mais souviens-toi de ceci ! Voici venir le jour honteux où je quitterai la demeure d’Ulysse. Je vais proposer une épreuve aux prétendants : celle des douze haches qu’Ulysse alignait dans sa demeure et, debout, de loin, traversait d’une flèche. Celui qui de ses mains tendra le plus facilement l’arc et traversera d’une seule flèche les douze haches, celui-là, je le suivrai loin de cette maison si belle, la maison de ma jeunesse dont je me souviendrai toute ma vie jusque dans mes rêves.

Le subtil Ulysse alors lui répondit :

– Ô noble femme du fils de Laërte, ne retarde pas davantage cette épreuve. Ulysse rentrera avant qu’ils aient pu tendre la corde et tirer la flèche au travers du fer !

La sage Pénélope alors lui répondit :

– Si tu voulais, étranger, assis à mes côtés, m’enchante de tes paroles, le sommeil ne tomberait pas sur mes paupières. Mais les hommes ne peuvent rester sans sommeil ; c’est le sort que les Immortels ont réservé aux mortels sur la terre des bons labours. Je vais remonter dans ma chambre et m’étendre sur ce lit que j’inonde de larmes depuis qu’Ulysse est parti pour la maudite Troie.

Elle dit et regagna sa chambre. Elle y pleura son cher époux, son Ulysse, jusqu’à ce qu’Athéna aux yeux brillants lui fermât les paupières.

L'ÉPREUVE DE L'ARC

Le lendemain fut le jour de la fête d'Apollon, le dieu archer. Dès l'aube, les servantes préparèrent le festin. Elles lavaient la demeure, apportaient les fauteuils, disposaient les tables. Les serviteurs fendaient le bois dans la cour. Eumée apportait trois gros porcs. Mélanthios menait ses plus belles chèvres au palais pour le repas des prétendants : à peine vit-il le mendiant dans la grande salle qu'il redoubla d'insultes. Ulysse supportait ses outrages sans rien dire : il attendait son heure ! Puis ce fut le tour du bouvier Philétios : il poussait devant lui une génisse, mais c'était à regret car dans son cœur il n'avait pas oublié Ulysse. Il souhaitait le retour du maître et le châtement de ces impies qui dévoraient tout son bien.

Quand tout fut prêt dans la demeure, les prétendants arrivèrent et l'on mangea.

Alors Athéna, la déesse aux yeux brillants, suggéra à la fille d'Icare, à la sage Pénélope, d'apporter aux prétendants l'arc et les haches. Dans le palais d'Ulysse, ce devait être l'épreuve et le début du carnage.

Tenant à la main une belle clé de bronze dont la poignée était d'ivoire, elle gagna avec ses servantes la chambre où se trouvaient les trésors du roi : le bronze, l'or et le fer ouvragé. C'est là qu'étaient l'arc recourbé, le carquois plein de terribles flèches. Quand la divine femme fut au seuil du trésor, elle détacha la courroie de l'anneau, introduisit la clé et tourna le verrou. Comme un taureau dans le pré, les portes mugirent en s'ouvrant. Pénélope monta sur une haute estrade où se trouvaient les coffres qui renfermaient les vêtements parfumés. Elle décrocha l'arc et l'étui qui l'enveloppait. Alors elle s'assit, le prit sur ses genoux et pleura.

Quand elle fut rassasiée de larmes et de plaintes, elle revint vers la grande salle, vers les nobles prétendants. Elle apportait l'arc recourbé, le carquois plein de terribles flèches. Les servantes portaient dans un coffre les haches qui servaient aux jeux du roi. La femme divine s'arrêta sur le seuil de la grande salle ; elle ramena ses voiles brillants sur ses joues et dit :

– Écoutez-moi, fiers prétendants qui avez envahi la maison d'un homme absent pour dévorer ses richesses ! Vous n'avez d'autre prétexte que celui de m'épouser ; eh bien voici votre épreuve ! J'apporte le grand arc du divin Ulysse : celui qui de ses mains tendra le plus facilement cet arc et traversera d'une seule flèche les douze haches, celui-là, je le suivrai loin de cette maison si belle, la maison de ma jeunesse dont je me souviendrai toute ma vie jusque dans mes rêves.

Elle dit et donna l'ordre au porcher Eumée de présenter aux prétendants l'arc et les haches. Quand il les reçut dans ses mains, il pleura ; et le bouvier aussi pleura en voyant l'arc du roi. Alors Antinoos les tança :

– Paysans stupides ! Mangez en silence ou sortez pour pleurer et laissez ici cet arc ! C'est une rude épreuve pour les prétendants ; je ne crois pas qu'on puisse tendre facilement cet arc poli. Nul ici n'a la force d'Ulysse. Je l'ai vu moi-même, je m'en souviens encore bien que je ne fusse alors qu'un enfant.

Il s'imaginait pouvoir tendre l'arc et traverser le fer d'une seule flèche. Mais c'est lui qui devait le premier goûter une flèche lâchée par le parfait Ulysse. Alors, le puissant Télémaque leur dit :

– Allons ! Dépêchez-vous de tenter l'épreuve ; nous verrons qui vous êtes ! Mais moi aussi, j'essaierai de tendre l'arc. Si j'y parviens, si je traverse le fer d'une flèche, plus de gémissements ! Ma vénérable mère ne quittera pas cette demeure pour suivre un autre homme.

Il se dressa, ôtant son manteau de pourpre et son épée aiguë. Puis il creusa une longue tranchée, y planta en ligne les haches, buttant la terre autour. Tous étaient stupéfaits de le voir faire car c'était la première fois. Il monta sur le seuil, essaya l'arc. Trois fois il faillit le tendre, trois fois la force lui manqua.

Au quatrième essai, peut-être eût-il réussi mais Ulysse lui fit un signe et retint son désir. Alors le puissant Télémaque leur dit :

– Hélas ! Ne serai-je jamais qu'un homme sans force ou bien suis-je encore trop jeune ? Allons ! Vous qui êtes plus forts, essayez cet arc et achevons !

Il dit, appuya l'arc aux battants polis de la porte, posa la flèche vive sur la poignée et retourna s'asseoir sur le siège qu'il avait quitté.

Ce fut le tour des prétendants.

Léiôdès se leva le premier. C'était leur devin ; il s'asseyait toujours au fond, près du cratère*. Lui seul s'indignait des injustices des prétendants. Le premier, donc, il s'empara de l'arc et du trait rapide. Il monta sur le seuil, essaya l'arc. En vain : il ne put le tendre, ses mains blanches étaient trop faibles. Il dit alors aux prétendants :

– Amis, je ne le tendrai pas, qu'un autre le prenne ! Cet arc va faire perdre le cœur et la vie à nombre de princes car il vaut mieux mourir que de se retirer vivants sans avoir conquis ce que nous attendons ici.

Il dit, appuya l'arc aux battants polis de la porte, posa la flèche vive sur la poignée et retourna s'asseoir sur le siège qu'il avait quitté. Alors Antinoos le blâma :

– Léiôdès, quelle parole t'a échappé ? Cet arc ferait perdre le cœur et la vie à nombre de princes parce que toi, tu n'as pas pu le tendre ! Ta mère ne t'a pas enfanté pour tirer l'arc et lancer les flèches, mais d'autres prétendants ne tarderont pas à le tendre.

Puis, s'adressant au chevrier Mélanthios :

– Mélanthios, vite ! Allume le feu dans la salle et mets près du foyer un siège couvert de peaux ! Puis tu rapporteras de la réserve un bon bloc de suif pour que nos jeunes hommes fassent chauffer l'arc et le graissent.

Il dit ; aussitôt Mélanthios alluma le feu, mit près du foyer un siège qu'il couvrit de peaux et rapporta de la réserve un bon bloc de suif. Les jeunes prétendants firent chauffer l'arc, l'essayèrent : pas un ne put le tendre ; ils

étaient trop faibles. Il ne restait plus qu'Antinoos et Eurymaque, les chefs des prétendants, les plus valeureux d'entre eux.

Alors, le porcher et le bouvier du divin Ulysse sortirent ensemble de la maison. Le divin Ulysse les suivit. Ils passaient les portes de la cour quand Ulysse les rappela :

– Bouvier, et toi, porcher ! Je voudrais vous dire un mot. Mon cœur me l'ordonne. Si Ulysse revenait brusquement, si un dieu le ramenait, lui viendriez-vous en aide ? Ou lutteriez-vous aux côtés des prétendants ? Parlez selon votre cœur !

Le bouvier lui répondit :

– Père Zeus ! M'accorder as-tu le vœu que je fais ? Qu'Ulysse revienne, qu'un dieu le ramène et tu verras à qui je prêterai main forte !

A son tour, Eumée supplia tous les dieux de ramener Ulysse l'inventif. Quand le maître connut leur cœur, il dit :

– Eh bien, le voici ! C'est moi, qui reviens, après vingt ans d'innombrables souffrances, dans ma patrie. Je sais que, seuls de tous mes serviteurs, vous avez désiré mon retour. Mais je vais vous montrer un signe sûr auquel vous me reconnaîtrez.

Il souleva ses haillons et montra la cicatrice. Aussitôt, ils la reconnurent et pleurèrent. Serrant le sage Ulysse dans leurs bras, ils embrassaient son visage, ses épaules. Ulysse les embrassait à son tour. Ils auraient pleuré jusqu'au coucher du soleil si Ulysse ne les avait arrêtés en disant :

– Assez de larmes maintenant ! Rentrons l'un après l'autre et non pas tous ensemble. J'irai le premier. Attention au signal ! Les prétendants ne voudront pas me donner mon arc et mon carquois : c'est toi, Eumée, qui me l'apporteras, puis, tu diras aux servantes de fermer les portes de la salle ; si elles entendaient des plaintes, des cris, que pas une ne sorte, qu'elles restent à leurs travaux ! Toi, Philétios, tu verrouilleras les portes de la cour.

Il dit, entra dans la grande salle et s'assit sur le siège qu'il avait quitté. Les deux serviteurs du divin Ulysse rentrèrent à leur tour. Eurymaque tenait déjà

l'arc dans ses mains ; il le chauffait de tous côtés à la chaleur du feu. Mais il ne put le tendre. Il soupira dans son cœur et dit :

– Hélas ! Quelle terrible douleur ! Ce ne sont pas tant les noces qui m'affligent, il y a bien d'autres Achéennes en Ithaque et ailleurs ; c'est de voir que nous sommes tellement inférieurs au divin Ulysse. Pas un de nous n'a pu tendre son arc ! Nous en serons couverts de honte à jamais !

Antinoos lui répondit :

– Non, Eurymaque ! Oublies-tu quel dieu on célèbre dans le pays aujourd'hui ? Qui pourrait tendre un arc ? Allons ! Déposons-le, que les haches restent en place ! Demain nous brûlerons des cuisseaux de chèvres en l'honneur d'Apollon, le célèbre archer, et nous achèverons l'épreuve.

Il dit et tous l'approuvèrent. Mais le subtil Ulysse, préparant sa ruse, leur dit :

– Écoutez-moi, prétendants de la noble reine ! Demain, sans doute, un dieu donnera la victoire à qui il voudra. Mais donnez-moi cet arc poli que je l'éprouve, que je voie si j'ai gardé ma force d'autrefois ou si ma vie d'errance et la misère me l'ont ôtée.

Il dit et la colère les gagna : ils redoutaient qu'il pût tendre l'arc. Antinoos lui répondit violemment :

– Misérable étranger ! As-tu perdu la tête ? Le vin doux te trouble l'esprit. Si tu tends cet arc, je te prédis un affreux malheur. Tu ne mendieras plus ici : nous t'enverrons sur un noir vaisseau chez le roi Echétos*, le plus cruel de tous les hommes. Allons ! contente-toi de boire en silence et n'essaie pas de lutter contre plus jeunes que toi !

Mais la sage Pénélope intervint :

– Antinoos, il n'est ni bon ni juste d'outrager les hôtes de Télémaque. Crois-tu que si cet étranger tendait le grand arc d'Ulysse, il m'emmènerait chez lui et m'épouserait ? Il n'y songe pas lui-même !

Eurymaque alors lui répondit :

– Fille d’Icare, sage Pénélope, nous ne croyons pas que cet homme puisse t’épouser, mais nous redoutons l’opinion des hommes et des femmes. « Ce sont, diraient-ils, les pires des mortels : ils n’ont pu tendre l’arc de l’homme irréprochable dont ils courtoisaient la femme, alors qu’un mendiant, un vagabond de passage l’a tendu facilement et a traversé le fer d’une seule flèche. »

La sage Pénélope lui répondit :

– Eurymaque, cet étranger est grand et fort, il se flatte d’avoir un père de noble race. Donnez-lui l’arc d’Ulysse pour voir ! S’il parvient à le tendre, si Apollon lui accorde cette gloire, je lui offrirai un manteau, une tunique, un épéon pour se défendre des chiens et des hommes, une épée aiguë, des sandales aussi et je le ferai conduire où il voudra.

Alors Télémaque lui dit :

– Ma mère, nul ne peut m’empêcher de donner ou de refuser l’arc à qui bon me semblera. Mais rentre dans ta chambre, retourne à tes travaux ! Ordonne à tes servantes de se mettre au travail ! Le reste est affaire d’homme, et d’abord la mienne car c’est moi qui commande ici !

Pénélope, surprise, rentra dans sa chambre. Elle pensait aux sages paroles de son fils. Puis elle pleura son cher époux, son Ulysse, jusqu’à ce qu’Athéna aux yeux brillants lui fermât les paupières.

Cependant le divin porcher apportait l’arc recourbé. Il traversa la salle et le remit aux mains du sage Ulysse. Puis il appela la nourrice Eurycleé :

– Télémaque t’ordonne, sage Eurycleé, de fermer les portes de la salle. Si les femmes entendent des plaintes, des cris, que pas une ne sorte, qu’elles restent à leurs travaux !

Il dit et la nourrice ferma les portes de la salle. Philétios bondit dehors et ferma les portes de la cour. Il rentra, s’assit sur le siège qu’il avait quitté et regarda Ulysse.

Il retournait l’arc en tous sens, le tâta ici et là pour voir si les vers n’avaient pas rongé la corne en son absence. Les prétendants se disaient les

uns aux autres :

– Cet homme doit être un amateur d’arcs, ou il en a de pareils chez lui. Peut-être veut-il en construire un. Vois comme il le retourne entre ses mains !

Le subtil Ulysse, quand il eut bien tâté le grand arc, le tendit sans mal ; comme un joueur de cithare* tend une corde neuve sur la clé et fixe à chaque bout le boyau tordu, ainsi Ulysse tendit l’arc. De sa main droite, il fit jouer la corde : elle résonna comme le cri d’une hirondelle.

Amère douleur pour les prétendants ! Ils changèrent de couleur.

Zeus tonna fortement ; l’infortuné Ulysse se réjouit de ce signe favorable. Il saisit la flèche vive qui était posée sur la table, hors du carquois où toutes les autres flèches étaient restées. Puis, l’ajustant à l’arc, il tira la corde et l’encoche sans quitter son siège. Il lança la flèche, visant droit. D’un trou à l’autre, le trait traversa toutes les haches. Alors il dit à Télémaque :

– Télémaque, l’étranger assis dans ta maison ne te fait pas honte. Je n’ai pas manqué le but ; ma force est intacte ! C’est l’heure de préparer le repas pendant qu’il fait encore jour ; puis viendront les plaisirs du chant et de la cithare, ces ornements de tout festin !

Il dit et fit un signe des sourcils. Télémaque prit son épée aiguë, attrapa sa lance, et, armé du bronze éclatant, il se plaça près d’Ulysse.

LE MASSACRE DES PRÉTENDANTS

Alors le subtil Ulysse rejeta ses haillons, bondit sur le seuil, son arc et son carquois à la main. Il répandit les flèches vives à ses pieds et dit :

– L'épreuve est finie maintenant ! Je vais viser un autre but ; qu'Apollon m'accorde la gloire de l'atteindre !

Il dit et décocha sur Antinoos une flèche amère. Celui-ci allait soulever une belle coupe d'or à deux anses ; il l'avait en mains, prêt à la vider. Il ne songeait pas dans son cœur à la mort. Mais Ulysse le frappa de sa flèche à la gorge ; la pointe traversa le cou délicat. L'homme tomba à la renverse, lâchant la coupe ; un flot de sang jaillit de ses narines. D'un coup de pied, il renversa la table ; les mets roulèrent à terre. Les prétendants frémirent en le voyant tomber. Ils se levaient, couraient de tous côtés, cherchaient en vain boucliers et lances sur les bons murs. Alors ils crièrent à Ulysse ces mots pleins de colère :

– Étranger, tu vises les hommes désormais ! Ce sera ta dernière épreuve, la mort est sur toi !

Ils croyaient qu'il avait tué sans le vouloir, ces gamins qui ne voyaient pas venir l'heure du trépas. Ulysse les regarda d'un œil sombre et leur dit :

– Chiens ! Vous n'imaginiez pas que je reviendrais un jour du pays des Troyens. Vous pilliez ma maison ! Vous couchiez avec mes servantes ! Vous courtisiez ma femme tandis que j'étais vivant ! Vous n'avez craint ni les dieux du large ciel, ni la vengeance humaine ; maintenant, la mort est sur vous !

La verte peur les envahit. Seul Eurymaque prit la parole.

– Si tu es bien Ulysse d'Ithaque, tu as raison de reprocher aux Achéens les forfaits qu'ils ont commis dans ta demeure. Mais celui qui fut cause de tout, le voilà gisant à terre ! C'est Antinoos ! Il voulait régner sur le peuple d'Ithaque

et tuer ton fils. Mais puisqu'il a été justement puni, prends pitié de tes sujets. Nous te rendrons tout ce que nous t'avons bu et mangé. Chacun t'apportera vingt bœufs, de l'or, du bronze, jusqu'à ce que ta colère soit apaisée.

Ulysse le regarda d'un œil sombre et lui dit :

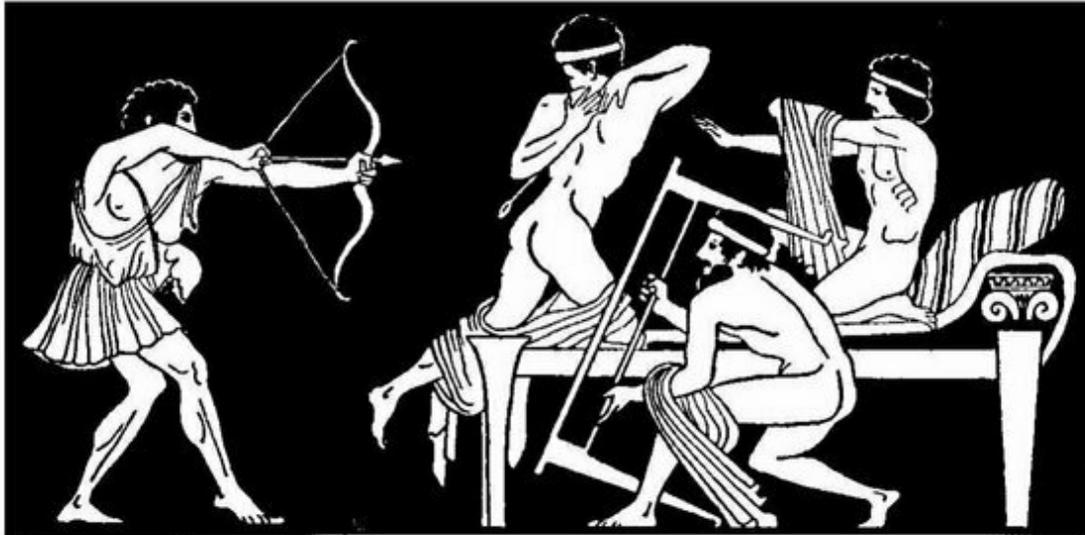
– Eurymaque, vous pourriez m'apporter tout votre patrimoine, tout ce qu'à ce jour vous possédez, mes mains ne vous en massacraient pas moins !

Il dit ; leurs genoux, leur cœur défaillirent. Eurymaque reprit la parole.

– Amis, cet homme ne retiendra pas ses mains infatigables. Il tient l'arc et le carquois et tirera ses flèches du haut du seuil jusqu'à ce qu'il nous ait tous tués. Allons ! Tirons nos épées et jetons-nous tous ensemble sur lui !

À ces mots, il tira son épée à deux tranchants et se rua sur Ulysse en poussant un cri terrible. Mais le divin Ulysse le devança. Il lui décocha une flèche qui l'atteignit sous la poitrine : le trait rapide s'enfonça dans le foie. Eurymaque lâcha l'épée ; il s'effondra, tordu de douleur, sur une table, renversant coupes et plats. Le front heurta le sol ; l'obscurité tomba sur ses yeux.

Amphinomos se rua à son tour sur le glorieux Ulysse. Il brandissait son épée aiguë dans l'espoir de le chasser de l'entrée, mais Télémaque le devança. Il le frappa de sa lance de bronze, dans le dos, entre les épaules. Le prétendant tomba bruyamment, heurtant le sol du front. Alors Télémaque s'en fut au trésor où se trouvaient les armes illustres. Il y prit quatre boucliers, huit lances et quatre casques de bronze à crinière. Il les rapporta et rejoignit vite son père. Lui-même, le premier, il se couvrit de bronze ; les deux serviteurs en firent autant ; tous trois entouraient le sage et ingénieux Ulysse.



Tant qu'il eut des flèches, le roi ne cessa de viser les prétendants, de les abattre : dans la salle, ils tombaient les uns sur les autres. Mais lorsqu'elles furent épuisées, le roi appuya son arc contre un des beaux murs. Il mit sur son épaule un bouclier à quatre épaisseurs de cuir, posa sur sa tête un casque dont l'aigrette vibrait effroyablement, prit enfin deux fortes lances à pointe de bronze.

Alors le chevrier Mélanthios dit aux prétendants :

– Nous ne pourrons jamais forcer ainsi le passage ; la porte est trop étroite. Mais attendez ! Je vais aller au trésor y dérober des armes : c'est là, à coup sûr, qu'Ulysse et Télémaque les ont cachées !

Ayant ainsi parlé, le chevrier courut au trésor. Il y prit douze boucliers, douze lances, autant de casques de bronze à crinière qu'il rapporta vite aux prétendants.

Quand Ulysse les vit s'armer, ses genoux, son cœur défailirent. Le combat lui sembla inégal. Il dit à Télémaque :

– Télémaque, voilà qu'une des femmes du palais nous expose à une rude épreuve, à moins que Mélanthios...

– Non père ! C'est ma faute ! C'est moi qui ai laissé la porte du trésor ouverte. Mais va, divin Eumée ! Ferme la porte du trésor et tâche de savoir

qui a fait le coup !

Ainsi disaient-ils. Cependant, le chevrier Mélanthios retournait au trésor quand Eumée l'aperçut. Il revint aussitôt prévenir Ulysse.

– Enfant de Zeus, fils de Laërte, ingénieux Ulysse, c'est bien celui que nous pensions, c'est Mélanthios ! Il retourne au trésor. Dois-je le tuer ?

Le subtil Ulysse lui répondit :

– Télémaque et moi, nous contiendrons à nous deux les prétendants. Vous deux, liez-lui les pieds et les mains et suspendez-le en haut d'une colonne dans le trésor pour qu'il reste en vie et subisse de cruelles douleurs.

Il dit et les deux serviteurs obéirent. Ils gagnèrent le trésor sans se faire voir de Mélanthios et se postèrent de chaque côté du seuil. Quand le chevrier sortit tout chargé d'armes, ils bondirent sur lui, le traînèrent à l'intérieur par les cheveux, le jetèrent à terre et lui lièrent les pieds et les mains dans le dos. Ils le suspendirent en haut d'une colonne et l'abandonnèrent là. Reprenant leurs armes, ils fermèrent les portes du trésor et retournèrent auprès du sage Ulysse.

Ils étaient tous les quatre sur le seuil, pleins d'ardeur ; les autres dans la salle, nombreux et braves.

Agélaos excitait les prétendants au combat.

– Amis, cet homme va relâcher ses mains infatigables ! Ne jetons pas nos lances tous ensemble ! Jetons-en six d'abord et que Zeus nous accorde la gloire d'atteindre Ulysse !

Il dit. Selon l'ordre, les six premiers tirèrent avec ardeur, mais un dieu dévia leurs lances : l'une frappa un montant de la salle, une autre la porte, une troisième se ficha dans le mur. Alors l'infortuné, le divin Ulysse prit la parole :

– Amis, à nous maintenant ! Tirons dans la masse des prétendants !

Il dit et tous quatre jetèrent leurs lances aiguës en visant bien : Ulysse atteignit Démoptolème, Télémaque Euryale, le porcher tua Élate et le bouvier Pisandre. Ces quatre-là mordirent la poussière. Les prétendants se replièrent

au fond de la salle ; les vainqueurs s'élançèrent et retirèrent les lances des cadavres.

De nouveau les prétendants tirèrent avec ardeur, mais une fois encore un dieu dévia leurs lances. Amphimédon toucha Télémaque au poignet mais le bronze ne fit qu'égratigner la peau ; Ctésippe effleura l'épaule d'Eumée au-dessus du bouclier, mais la lance passa au-delà et retomba plus loin. Alors, autour du sage, de l'ingénieux Ulysse, on tira de nouveau dans la masse des prétendants : le devastateur de citadelles, Ulysse, tua Eurydamas, Télémaque Amphimédon, le porcher Polybe et le bouvier transperça la poitrine de Ctésippe.

C'est alors que parut Athéna, agitant l'égide meurtrière. Les prétendants épouvantés couraient en tous sens dans la salle comme un troupeau de bœufs que harcèle au printemps un taon agile. Ulysse et les siens se ruaient sur eux, les frappaient de partout : une plainte horrible s'élevait des crânes fracassés, le sol ruisselait de sang.

Mais l'aède Phémios évita la noire mort. C'est de force qu'il avait dû chanter pour les prétendants. Il déposa à terre sa cythare creuse et, s'élançant vers Ulysse, il lui embrassa les genoux.

– Ulysse ! Écoute-moi, prends pitié de moi ! Tu regretterais plus tard d'avoir tué un aède, chanteur des dieux et des hommes. Je me suis instruit seul ; c'est un dieu qui m'inspire tous mes chants. Je te chanterai désormais comme un dieu. Ne me tranche pas la gorge ! Télémaque te le dira : c'est de force que les prétendants m'ont amené ici.

Il dit et le puissant Télémaque l'entendit.

– Arrête ! Ne frappe pas un innocent ! Épargnons aussi le héraut Médon : il a toujours pris soin de moi lorsque j'étais enfant.

Il dit et le sage Médon l'entendit. Épouvanté et fuyant la noire mort, il s'était caché sous son siège recouvert d'une peau de bœuf. Vite, il se releva et, s'élançant vers Télémaque, il lui embrassa les genoux. Mais le subtil Ulysse lui dit en souriant :

– N’aie pas peur ! Il t’a sauvé. Sache en ton cœur, et redis-le aux autres, que le bien vaut mieux que le mal. Maintenant sortez tous deux dans la cour, loin du carnage, tandis qu’ici j’achèverai mon ouvrage.

Il dit et tous deux sortirent.

Ulysse parcourait la salle pour voir si quelque prétendant avait pu éviter la noire mort. Mais il les vit tous, étendus dans le sang et la poussière. Alors il dit à Télémaque :

– Télémaque, vite ! Appelle la nourrice Euryclée, que je lui dise ce que je médite.

Il dit et Télémaque obéit à son cher père.

Euryclée trouva Ulysse au milieu des cadavres, tout souillé de sang et de poussière. On aurait dit un lion qui vient de dévorer un bœuf ; son poitrail, ses mâchoires ensanglantés font frémir d’épouvante. Ainsi Ulysse avait les pieds et les mains souillés. Quand elle vit les corps, les flots de sang, Euryclée voulut hurler sa joie, mais Ulysse la retint.

– Vieille femme, réjouis-toi dans ton cœur mais ne hurle pas ! Il est impie d’exulter sur des morts. Allons ! Dis-moi quelles sont les femmes du palais qui m’ont outragé et celles qui sont restées fidèles.

La chère nourrice Euryclée lui répondit :

– Mon enfant, voici la vérité. Tu as dans ta demeure cinquante femmes auxquelles nous avons appris à travailler la laine, à supporter l’esclavage. Douze d’entre elles ne respectent ni Pénélope ni moi-même. Mais je vais monter à l’étage avertir ton épouse : un dieu l’a endormie.

Mais le subtil Ulysse l’arrêta.

– Non ! Pas encore ! Ordonne d’abord aux femmes qui ont mal agi de venir ici.

Il dit et la nourrice obéit.

Bientôt toutes les femmes arrivèrent. Elles gémissaient lamentablement, versaient des flots de larmes. Elles emportèrent d’abord les cadavres qu’elles déposèrent sous le porche de la cour. Ulysse commandait, les pressait, les

forçait d'obéir. Elles lavèrent ensuite avec de l'eau et des éponges poreuses les beaux sièges et les tables. Télémaque, le bouvier et le porcher raclèrent le sol de la salle à la pelle ; les femmes emportaient cette boue dehors. Puis, quand tout fut en ordre dans la salle, ils firent sortir les servantes infidèles dans un coin de la cour d'où, bloquées, elles ne pouvaient s'enfuir.

Ce fut là que Télémaque les pendit à un filin comme des grives.

Alors ils traînèrent Mélanthios dans la cour. D'un coup d'épée, ils lui tranchèrent le nez, les oreilles et les parties qu'ils jetèrent aux chiens. Avec la même fureur, ils lui coupèrent les pieds et les mains. Enfin, quand ils se furent lavé les pieds et les mains, ils rentrèrent dans la salle auprès d'Ulysse.

La nourrice apportait du feu et du soufre ; Ulysse purifia la demeure, la salle et la cour. Puis la vieille femme appela les servantes.

Elles entraient dans la salle, une torche à la main, entouraient Ulysse, lui prenaient les mains, et couvraient de baisers sa tête et ses épaules.

Alors une douce envie de pleurer l'envahit : son cœur les reconnaissait toutes.

ULYSSE ET PÉNÉLOPE

La vieille monta à l'étage pour avertir sa maîtresse du retour de son cher époux. Elle riait, ses genoux bondissaient, ses pieds sautaient les marches. Penchée au-dessus de sa tête, elle dit à la reine :

– Debout, Pénélope ! Viens voir de tes yeux ce que tu n'as cessé d'espérer : Ulysse est revenu ! Il est dans sa maison ; il a tué les fiers prétendants qui ruinaient sa demeure, dévoraient ses biens et maltrahaient son fils.

La sage Pénélope lui répondit :

– Bonne mère, les dieux t'ont rendue folle ! Ils t'ont troublé l'esprit, toi qui étais si prudente autrefois. Pourquoi se moquer de mon cœur déjà si malheureux ? Pourquoi m'arracher au doux sommeil qui pesait sur mes paupières ? Jamais je n'avais aussi bien dormi depuis le départ d'Ulysse. Allons ! Redescends !

Mais la nourrice Eurycleé répondit :

– Je ne me moque pas de toi, mon enfant ! C'est la vérité, Ulysse est revenu, il est dans sa maison ! C'est lui l'étranger que tous insultaient dans la salle. Télémaque le savait ; par prudence, il cachait les projets de son père.

Elle dit et la reine, de joie, sauta du lit, embrassa la vieille femme ; les larmes coulaient sous ses paupières.

– Si tu me dis la vérité, bonne mère, si Ulysse est dans sa maison, comment a-t-il pu, seul, vaincre ces odieux prétendants qui se réunissaient en foule ici ?

La nourrice Eurycleé lui répondit :

– Je n'ai rien vu, rien su. Je n'ai rien entendu que les plaintes des hommes qu'on égorgeait. Nous étions blotties au fond des chambres, toutes portes bien closes, jusqu'à ce que ton fils Télémaque m'appelât : son père l'avait envoyé. Alors je vis Ulysse, debout au milieu des cadavres qui gisaient amoncelés sur

le sol. Si tu les avais vus ! Quelle joie ! Maintenant ils sont tous entassés sous le porche ; Ulysse purifie la salle. C'est lui qui m'envoie. Suis-moi, que vos cœurs enfin s'abandonnent à la joie : ils ont tant souffert !

Mais la sage Pénélope lui répondit :

– Bonne mère, retiens tes rires, ne triomphe pas encore ! Tu sais bien le plaisir que son retour nous causerait, à moi et à son fils surtout. Ce que tu as dit n'est pas vrai ! C'est un dieu irrité par leurs violences et leurs injustices qui les a tués. Mais pour Ulysse, non, tout espoir de retour est perdu ; il est mort.

La nourrice Eurycleé lui répondit alors :

– Mon enfant, quelle parole t'a échappé ? Ton époux que tu pensais ne jamais revoir est revenu, il est dans sa maison, et toi, tu restes incrédule ! Mais écoute ! Je vais te donner un signe sûr. J'ai reconnu pendant que je le lavais la cicatrice de la blessure que lui fit autrefois un sanglier. J'ai voulu te le dire, mais il m'a fermé la bouche de sa main. Suis-moi, et si j'ai menti, tue-moi de la mort la plus honteuse.

Mais la sage Pénélope répondit :

– Bonne mère, il t'est difficile de comprendre les desseins des Eternels. Mais allons retrouver mon fils pour voir ces prétendants tués et l'auteur de leur mort.

Elle dit et descendit de l'étage. Quand elle eut franchi le seuil de pierre, elle s'assit en face d'Ulysse, dans la lueur du feu, contre l'autre mur. Lui, adossé à une colonne, baissait les yeux en attendant que son épouse parlât. Mais elle restait muette, saisie par la stupeur. Tantôt elle le reconnaissait, tantôt elle ne voyait plus que ses haillons.

Alors Télémaque l'apostropha avec virulence.

– Mère, méchante mère, que ton cœur est cruel ! Pourquoi restes-tu si loin de mon père ? Aucune femme ne pourrait ainsi rester loin de son mari qui revient, après vingt ans de souffrances, dans sa patrie. Ton cœur est-il plus dur que la pierre ?

La sage Pénélope lui répondit :

– Mon enfant, mon cœur est stupéfait. Je ne puis ni prononcer un mot, ni interroger, ni regarder en face son visage. Mais si c'est vraiment lui, Ulysse revenu dans sa maison, nous saurons bien nous reconnaître car il y a entre nous des signes connus de nous seuls.

Elle dit et l'infortuné, le divin Ulysse sourit.

– Télémaque, laisse ta mère m'éprouver ! Bientôt elle pourra me reconnaître. Maintenant que je suis sale et couvert de haillons, elle me méprise et ne peut croire que c'est moi. Allons ! Lavez-vous et que les servantes apportent des vêtements propres ! Que le divin aède avec sa cithare au son clair vous entraîne dans une danse joyeuse ! Ainsi ceux qui passeront devant le palais s'imagineront que l'on célèbre ici les noces. Il n'est pas encore temps que la nouvelle du massacre des prétendants se répande par la ville.

Il dit et tous obéirent. Ils se lavèrent, s'habillèrent de vêtements propres ; les femmes se parèrent ; le divin aède prit sa cithare au son clair et fit naître en eux le désir du chant doux, de la danse parfaite. La demeure résonnait sous les pieds des danseurs et des femmes aux belles ceintures. À ce bruit les gens, dehors, disaient :

– Voilà qu'on épouse la reine tant courtisée ! La malheureuse ! Elle n'a pas su attendre le retour de son premier époux.

Ainsi disait-on sans savoir ce qu'il en était.

Cependant l'intendante Eurynomé lavait le généreux Ulysse et le parfumait d'huile. Elle l'habilla d'une tunique et d'un manteau. Athéna répandit la beauté sur sa tête. Elle le fit paraître plus grand et déroula sa chevelure bouclée comme les fleurs de jacinthe. Quand il sortit du bain, il avait l'air d'un dieu. Il se rassit sur le siège qu'il avait quitté et, se tournant vers sa femme, il dit :

– Malheureuse ! Entre toutes les femmes, c'est à toi que les dieux ont donné un cœur dur. Aucune femme ne pourrait ainsi rester loin de son mari qui revient, après vingt ans de souffrances, dans sa patrie. Allons ! Nourrice, prépare-moi un lit, que je dorme seul.

Mais la sage Pénélope lui répondit :

– Malheureux, je n'ai ni mépris, ni indifférence. Je sais ce que tu étais quand tu partis d'Ithaque sur ton navire aux longues rames. Allons ! Euryclée, dresse hors de la chambre le lit qu'il avait fait lui-même et couvre-le de couvertures, de draps et de peaux !

Elle voulait l'éprouver ; Ulysse, indigné, dit à sa fidèle épouse :

– Ô femme, ce que tu dis me blesse. Qui donc a déplacé mon lit ? L'homme le plus habile n'aurait pu le faire sans l'aide d'un dieu. Car il y a un secret dans ce lit. C'est moi qui l'ai construit, sans l'aide de personne. Il y avait dans la cour un rejet d'olivier, feuillu, verdoyant, aussi épais qu'une colonne. J'élevai tout autour les murs de notre chambre avec de lourdes pierres ; je la couvris d'un toit, la fermai de portes solides. Alors seulement j'ébranchai l'olivier. Taillant le tronc à la racine, je le polis savamment et, le perçant à la tarière, j'en fis la base du lit. Au-dessus, je dressai le cadre que j'incrustai d'or, d'argent et d'ivoire. Puis je tendis les sangles en cuir rouge. Voilà le secret. Mais j'ignore si le lit est toujours en place ou si, pour le déplacer, on a coupé le tronc à la racine.

Pénélope sentit ses genoux, son cœur défaillir : elle reconnaissait les signes décrits par Ulysse. Elle pleura, s'élança vers lui et, lui jetant les bras autour du cou, elle dit :

– Pardonne-moi, Ulysse, le plus sage des hommes ! Les dieux nous ont accablés de malheurs ; ils nous enviaient le bonheur de jouir de notre jeunesse et d'arriver ensemble au seuil de la vieillesse. Mon cœur, dans ma poitrine, redoutait qu'un homme ne vînt ici pour m'abuser de ses paroles : ils sont si nombreux ceux qui ourdissent des ruses ! Mais maintenant tu m'as donné le signe sûr de notre lit qu'aucun mortel n'a vu hormis toi et moi et la servante Actoris qui gardait les portes de notre chambre. Tu as persuadé mon cœur aussi cruel soit-il.

Elle dit et l'envie de pleurer saisit Ulysse. Il pleura, serrant dans ses bras la femme de son cœur.

La terre est douce aux naufragés dont Poséidon a brisé en haute mer le bon navire ballotté par le vent et la vague. Rares sont ceux qui ont pu échapper à la mer grise d'écume et nager vers le rivage. Quelle joie pour eux de mettre pied à terre, d'éviter la mort ! Ainsi la vue d'Ulysse était douce à Pénélope qui ne pouvait détacher ses bras blancs du cou de son mari.

L'aube aux doigts roses aurait paru, les surprenant à pleurer encore, si Athéna aux yeux brillants n'avait eu une autre pensée. Elle retint l'aube au trône d'or chez Océan, sans lui permettre d'atteler ses chevaux ailés qui portent la lumière aux hommes. Alors Ulysse dit à sa femme :

– Viens, allons au lit, ô femme, et goûtons ensemble la douceur du sommeil.

Eurynomé et la nourrice préparaient déjà, à la lumière des torches, le lit de bons draps. Quand elles eurent dressé le lit, la chambrière Eurynomé, une torche à la main, passa devant pour les conduire à la chambre. Puis elle se retira.



Alors ils retrouvèrent la joie du lit ancien.